

Une nouvelle droite ? II. – entre deux abîmes

LE MONDE | 04.03.1978 | Gilbert Comte

Dans un premier article (*le Monde* du 3 mars), Gilbert Comte a évoqué l'évolution de la droite avant et après la dernière guerre.

L'espèce de monopole spirituel détenu depuis environ trente ans par toute une vulgate marxiste et libérale n'a jamais régné sans partage. À partir de convictions opposées, de philosophies différentes, des plumes alertes, nombreuses, réfutèrent sans répit ses thèses principales. Simplement, MM. Jacques Ellul, Jules Monnerot, Pierre Chaunu, Raymond Aron. Jean Rouvier, Maurice Bardèche et quelques autres n'y peuvent rien si, au lieu de se passionner pour leurs œuvres, la classe dirigeante frissonne aux sondages de la SOFRES et préfère les profits directs de l'électoratisme à toute culture désintéressée.

Des articles, des pamphlets immédiatement utilisables conviennent beaucoup mieux à sa hâte. Trois ans après les immenses frayeurs de 1968, la majorité pompidolienne accueillit ainsi triomphalement la Lettre aux gens heureux et qui ont bien raison de l'être (1) où Louis Pauwels opposait avec fougue les bienfaits, pour lui inépuisables, de la société de consommation, au pessimisme de ses détracteurs. Dans le désarroi du moment, son impétueux plaidoyer offrit à d'innombrables cadres une parfaite justification de leur existence, dont ils commençaient à douter. Cette rassérénante lecture laissa donc dans des cœurs innombrables une extrême satisfaction.

Pour des raisons voisines, tout un public excédé par la vogue des auteurs contestataires fêta pareillement les intellectuels en chaise longue (2), où Georges Suffert dressait un vif réquisitoire contre ceux qu'il accusait de les aider. Dans un style plus âpre, traversé de frémissements où passe la houle de l'Apocalypse, Jean Cau mène depuis des années sa charge personnelle contre les mêmes ennemis. *Les Écuries de l'Occident, la Grande Prostituée, Pourquoi la France* (3), scandent ainsi une œuvre pleine de fureurs et d'éclats. Longtemps collaborateurs de *Valeurs actuelles*, du *Spectacle du monde*, auteur d'un gros ouvrage d'aspect encyclopédique significativement intitulé *Vu de droite* (4), le jeune journaliste Alain de Benoist ajoute au répertoire de ses aînés la solide érudition, les facilités d'un exceptionnel talent de vulgarisateur.

Unis entre eux par des collaborations, surtout des aversions communes, ces écrivains livrent apparemment le combat où une droite moderne, rajeunie, sans complexes, retrouve enfin ses couleurs. Une lecture superficielle de leurs travaux en donne du moins l'impression. Un examen plus attentif révèle, en revanche, des contradictions si absolues, sur des sujets capitaux, qu'elles en rendraient entre eux tout accord impossible, dans un pays où le débat intellectuel se déroulerait avec plus de rigueur. Comme Jacques Chirac ou Jean-Pierre Soisson, ils répudient presque tous avec force l'étiquette conservatrice, estimée par eux aussi bien compromettante.

Dans un style infiniment las, Georges Suffert avoue sa fatigue de se la promener " sur le front ". Malgré ses audaces, un goût parfois salubre de la provocation, Jean Cau assure lui-même : " C'est impossible, aujourd'hui, IMPOSSIBLE d'être à droite. " Dès 1973, il ne se situait lui-même " ni à gauche ni à droite ", mais dans un " ailleurs " dont Michel Jobert s'efforce, en vain, de tirer d'incertains profits. Louis Pauwels, lui, déclare sa " nature " foncièrement " démocratique ", avec une sincérité dont l'élan devrait lui ouvrir un jour les portes du parti socialiste. Seul Alain de Benoist relève le vieil étendard avec plus d'audace. Non sans ambiguïté. " Personnellement, la question de savoir si je suis ou non Ce droite m'indiffère complètement ", expose-t-il, dès la première page de sa récente *Anthologie critique des idées contemporaines*, avant de préciser : " Les idées que défend cet ouvrage sont à droite ; elles ne sont pas nécessairement de droite. Je peux même très bien imaginer des situations où elles pourraient être à gauche... D'un autre côté, on ne peut pas perpétuellement siéger au plafond. Acceptons donc le terme de droite; les mots, après tout, ne sont pas les choses. Et disons qu'en France... être de droite est encore le meilleur moyen d'être ailleurs. "

Un " ailleurs " divisé

Même reprise par l'un de ses moins craintifs champions, cette droite-là n'insuffle décidément qu'un enthousiasme modéré. Si le terme intimide, la chose inspire-t-elle davantage? "J'appelle de droite les doctrines qui considèrent que les inégalités relatives de l'existence induisent des rapports de forces dont le devenir historique est le produit ", répond formellement Alain de Benoist. Aussi, " l'ennemi n'est pas " la gauche " ou " le communisme ", ou encore " la subversion ", mais bel et bien cette " idéologie égalitaire " dont la formulations, religieuses ou laïques, métaphysiques ou prétendument " scientifiques " n'ont cessé de fleurir depuis deux mille ans, dont les idées de 1789 n'ont été qu'une étape. "

À travers cette négation sans équivoque de quelques principes habituellement admis dans toutes les sociétés modernes, la droite retrouve du moins son grand refus originel de la démocratie. Pour sa part, Jean Cau en condamne l'héritage avec une impétuosité proprement maurrassienne : " Les évidences sont là et qui crèvent les yeux : les idées démocratiques de liberté et d'égalité, fausses dans leur principe et désastreuses dans leur application, nous ont conduits à notre déchéance, à notre humiliation, à notre décadence. Elles nous ont littéralement pourri la tête et le cœur. "

Comment ces rudes propos s'accordent-ils avec les pages vibrantes où Louis Pauwels assure de son côté qu'en " 1789 les hommes se sont trouvé un idéal tout à fait satisfaisant pour les temps modernes : une idée humaniste de l'égalité, associée aux idées de liberté et de fraternité " ? À défaut de réponse, la superposition d'incompatibilités encore plus raboteuses épaissit les difficultés. En effet, les contradictions ne s'arrêtent pas à la philosophie, à l'histoire, mais englobent l'actualité sociale, diplomatique, les choix fondamentaux devant la consommation, le modèle américain, la mystique industrielle.

Georges Sufferet et Louis Pauwels acceptent ainsi sans réticences la civilisation technicienne et capitaliste en train de s'édifier sous leurs yeux. " Le monde que nous livrons à nos héritiers est plutôt moins horrible que celui que nous avons trouvé ", opine le premier. Pour lui, " le bonheur est là ", indiscutablement. Il flaire même sous le rythme " métro-boulot-dodo " une " allégresse de la vie ", peut-être cachée mais saisissante, et " n'importe qui peut la découvrir à condition de bien vouloir se baisser ". Louis Pauwels renchérit sur cette satisfaction avec une confiance lyrique. À son avis, " la grande société post-industrielle, issue de l'Occident se développe pour la satisfaction des hommes ordinaires ". Mieux ! " la civilisation technique industrielle... peut donner à l'homme, dans l'abondance et le loisir, une plus grande disposition de lui-même ". Par conséquent, " plus la consommation se développe, plus elle propose de choix personnels ".

Avec Jean Cau et Alain de Benoist, le rieur avenir se transforme en ternes désillusions. L' " homme moderne, croit qu'il est heureux grâce à une automobile, à un frigidaire, à une machine à laver, à des vacances organisées par la Sécurité sociale, à la retraite des vieux ", grince l'ironie du premier ; " Mais à travail morne et vide, vacance vide et morne. Travail de troupeau, loisir de troupeau. Vie d'insecte, bonheur d'insecte. Au total, dans la tête et le cœur, une brume de malheur et d'ennui. La fête est morte ". Quant à " l'organisation sinistre de nos sociétés modernes ", elle " brise la famille ", " désâme " le travail. En peu de mots, nous voilà loin des plaisantes lumières entrevues par ses optimistes voisins.

Alain de Benoist prononce une condamnation à peine moins sévère de l'ordre économique en place. A ses yeux, le " capitalisme reste avant tout une doctrine économique. Il laisse sans réponse les questions éternelles. Il donne des moyens d'exister, pas des raisons de vivre ". Pour s'exprimer dans un langage plus neutre, sa réserve ne l'empêche pas de conclure très sèchement : " On ne peut pas négliger les aspects les plus manifestement négatifs des sociétés marchandes : la consommation totale et simultanée de l'avenir (phénomène du crédit) et du passé (on " consomme " tout ce que les générations précédentes ont légué sans s'occuper de retransmettre), la création de besoins artificiels excessifs et le système de l'usure incorporée. "

N'importe quoi

Un abîme Infranchissable sépare des convictions aussi opposées. Certes, les divergences qu'inspire une idéologie prouvent parfois sa richesse et sa force. Mais quand les désaccords dépassent à ce point les différences naturelles, ils recouvrent de graves malentendus, frôlent dangereusement l'équivoque. Dans sa dialectique personnelle, Louis Pauwels combine adroitement l'individualisme de 1789 avec le culte de la consommation à l'américaine, et n'imagine pas de sarcasmes assez dédaigneux contre cette forme accomplie du bonheur, particulièrement à la mode outre-atlantique. À l'entendre, ses " chers confrères qui trempent leur plume dans des crachats dès qu'ils écrivent sur l'Amérique " expriment une haine passionnée de leur propre univers, dont les prouesses économiques et matérielles rendent la révolution sans objet. " Pour ces belles âmes mécontentes de la civilisation, l'Amérique est le gros repoussoir ", explose-t-il. Selon lui, " rien n'est trop grossier ", pour ces gens-là, lorsqu'ils attaquent les chers États-Unis.

Jean Cau, sans doute, ne les ménage guère ! Il n'éprouve, pour sa part, qu'un insurmontable dégoût envers " la grosse vulgarité mercantile de l'obèse Amérique ". " Répandu sur d'autres peuples, le sperme américain les engrosse de monstres et, sur les pas des G.I's, que voit-on fleurir ? La corruption, le délabrement moral, la consommation frénétique, l'affairisme déchaîné, le mastiquage chewing - gumesque des idées. " À ce régime, " les Polonais sont peut-être plus polonais dans la mouvance russe, que les Français ne sont français dans la mouvance américaine ". Fasciné jusqu'au dégoût par sa propre vision du continent qu'il abomine, l'implacable

accusateur hurle, ivre de scandale : " Mais jusqu'où devra descendre l'Amérique d'où nous viennent, en masses lourdes, ces nuages radioactifs gonflés de toutes les ordures ! Jusqu'où devra descendre ce corps énorme, cette graisseuse démocratie au ventre ballonné d'automobiles, de gadgets de frigidaires, de films immondes, de mauvais dollars et d'avidités mercantiles, jusqu'où devra glisser ce poussah avant de s'étaler dans la dernière fange ", etc.

Selon l'humeur ou l'opinion, ces Incohérences à l'intérieur d'un même camp peuvent surprendre, réjouir, ou consterner. Leurs excès n'illustrent pas seulement les désarrois d'une équipe mais plus encore ceux de sa clientèle. Entre le traditionalisme de son histoire et ses appétits économiques, celle-ci subit sans cesse deux tentations puissantes et contradictoires. À travers l'atlantisme des uns, l'anti-américanisme forcené des autres, le même embarras balbutie sous des masques différents...

Faute d'avoir l'un ou l'autre, une moitié de la droite accepte le monde tel qu'il existe, quand sa sœur jumelle en refuse les nivellements égalitaires par la technique ou par l'argent. Entre elles, leur public oscille, tergiverse, s'égare, s'éveille d'un côté le matin, s'endort en face le soir, regarde à midi ceux dont il attend qu'elles soient le mieux défendues couvrir de ridicules ses plus chères convictions.

Dans ses intellectuels en chaise longue salués en leur temps par les milieux conservateurs unanimes, Georges Sufferet, écrivait ainsi à propos de Maurras : " Les catholiques ne l'admirent que parce qu'il défend le clergé, l'armée, la France et l'ordre. Bref, les vertus conjointes des aristocraties dans leur splendeur et les bourgeoisies dans leur déclin. " À droite, l'Église, l'armée, la patrie, l'ordre considéré comme une harmonie supérieure, appartiennent précisément aux institutions immuables qu'aucune analyse ne doit jamais remettre en cause. L'accueil triomphal réservé à un ouvrage où elles figuraient parmi les justifications circonstanciées dont s'amuse les rédacteurs de Charlie-hebdo marque un haut sommet de la conscience malheureuse. Depuis Vichy, celle d'une moitié de la France en avait déjà vu d'autres. Comme un gouffre sans fond, certaines inconséquences n'en donnent pas moins le vertige.

L'idéologie dans la société marchande

Chacune de ces absurdités intellectuelles obéit cependant à la logique d'une situation. Une société marchande où l'administration des choses envahit de plus en plus le gouvernement des hommes considère naturellement les fidélités aux vieilles formes historiques de la nation, du sacré, de l'État, comme des anachronismes saugrenus, et les traite en conséquence. Quand Louis Pauwels proclame " je ne crois pas au péril pollution ", et que, après lui, Georges Sufferet brocarde " la tromperie écologique " dans sa récente Lettre ouverte aux gens de vingt ans à qui l'on ment (5), leurs propos répondent infiniment mieux aux besoins de la production qu'une croisade pour la messe en latin. En même temps, les maîtres du système souhaitent leur propre pérennité comme ceux de tous les régimes, et prêtent parfois une oreille complaisante à l'élitisme prêché par Alain de Benoist. Ils soupirent même de bonheur quand Jean Cau jette aux contestataires détestés : " On a compris aussi que je nous souhaite des despotes. "

Mais ces gens heureux, qui ont tellement de raisons de l'être, se moquent bien des vertus militaires, engagements héroïques vantés par l'un, de la " morale tragique ", " morale des sommets " attendue par l'autre. Comme la patrie, l'ordre maurrassien, l'héroïsme, le tragique, ces exigences implacables appartiennent pour eux aux aimables sornettes, antiques lunes d'un autre âge, sans effet sur l'équilibre du commerce extérieur ou l'extension des grandes surfaces. Contre le gauchisme exécré, ils demandent à la nouvelle droite non pas une doctrine complète mais des justifications fragmentaires, utilisables au coup par coup, faciles à retenir pendant le week-end, entre deux spectacles à la télévision. Dès qu'ils s'écartent de ces tâches utilitaires et strictement subordonnées, les théoriciens imaginatifs ou trop ambitieux deviennent immédiatement suspects à leurs lecteurs.

Une explication mise à la mode voici trois ans attribuée confortablement cet échec au " terrorisme intellectuel " qu'une gauche impitoyable et tracassière exercerait sur le pays. Au-delà d'une relative exactitude, l'argument procure surtout l'inappréciable avantage de disculper tout un camp de ses propres insuffisances. Une droite solidement adossée à ses convictions essentielles, non à des causes douteuses, transitoires, aurait mieux tenu dans l'épreuve.

Gilbert Comte

- (1) Albin Michel.
- (2) Pion.
- (3) La Table ronde.

- (4) Éditions Copernic.
- (5) Albin Michel.